

**D**urant le dernier demi-siècle, les modalités de l'urbanisation se sont profondément transformées. Le modèle de la ville compacte a cédé devant les progrès constants de la suburbanisation et les transformations propres à l'organisation des espaces suburbains, imposant un autre modèle: celui de la ville dispersée. Traduit par des termes descriptifs: aires métropolitaines aux États-Unis (à partir de 1910) et au Canada (quelques décennies plus tard), aires urbaines en France (depuis 1996), ce modèle procède de l'étalement spatial du processus d'urbanisation et surtout de l'affirmation de nouveaux pôles (ou nouvelles centralités) dans les auréoles des étalements périphériques formées successivement autour des villes-centres. La ville dispersée est donc de nature polycentrique. Elle témoigne également de l'intensité des déplacements quotidiens séquentiels, ce qui en fait une ville du mouvement.

Dans la ville compacte, la notion de proximité peut être attachée aux faibles distances supposées être parcourues entre ses différentes parties, au rapprochement existant entre les principales fonctions, voire à leur imbrication, entre les lieux d'habitat, ceux du travail, de chalandise ou du loisir. Pour autant, ces faibles distances se traduisaient-elles par des proximités entre les différents milieux sociaux constitutifs de l'urbain? A priori, le modèle de la ville dispersée introduit de nouvelles métriques: les distances ne cessent de s'exagérer entre des espaces spécialisés par une stricte répartition dans l'espace entre les principales fonctions, même si de manière corrective s'affirme la recherche d'une relative mixité. La perte de proximité, mesurée géométriquement, peut apparaître alors de nature à déstructurer la ville, à l'éclater, à la fragmenter, autant de métaphores traduisant à la fois des éloignements et des cloisonnements, ou au contraire à la reconstruire (pour les tenants de la « ville émergente ») selon des formes de plus en plus diversifiées et choisies, propres à chaque ménage, voire à chaque individu. Dans ces deux interprétations, la ville devient une médiation ayant perdu son unité pour laisser place à des mondes urbains (et de citadins ou péricitadins) fonctionnant dans des spatialités et des temporalités qui ne sont plus homogènes, qui apparaissent à la fois continues et discontinues. Au point de faire de la proximité (ou de son contraire, l'éloignement) des notions polysémiques ne faisant plus sens commun,

perdant ainsi tout caractère opératoire.

Je m'interroge, et je me demande si la ville dispersée n'obéit pas à quelques principes de proximité, à condition, peut-être, de ne pas tout mélanger. Il me semble d'abord utile de bien faire la part entre ce que nous, géographes, pouvons comprendre et percevoir comme proximité et ce qui relève du discours, notamment celui des politiques, à propos de la proximité comme enjeu de société, plus exactement comme enjeu de ce qui fait société. Il faut également préciser de quel espace nous parlons. Parlons-nous de l'espace réel, matériel, qu'il nous faut parcourir (quel que soit le mode utilisé) pour joindre, se mettre en relation ou parlons-nous de l'espace virtuel de l'ubiquité dans lequel la mise en relation peut s'affirmer instantanément sans changer de lieu? Sans méconnaître l'importance de l'espace virtuel, dans ce propos j'exprime résolument un point de vue que je situe dans l'espace réel. Partant de ces deux préalables, et recherchant des principes de proximité, je présuppose que ceux-ci ne sont pas indépendants de la manière dont la ville est médiation à la fois dans l'immobilité (la résidence) et la mobilité, que l'habitant n'est jamais totalement immobile ou totalement mobile, qu'il associe séquentiellement les deux. De cette association entre deux principes complémentaires naît sans doute ce qu'il convient d'appeler des échelles articulées de la proximité; ou plutôt des proximités afin d'éviter de donner un caractère unidimensionnel à cette notion, ou de laisser croire qu'il existerait une proximité-étalon ou encore une norme de la proximité.

### LA PROXIMITÉ VUE DE LA RÉSIDENCE

L'histoire de la modélisation de la forme de la ville nous apprend qu'elle est faite de mises à distance de plus en plus complexes. Les travaux des sociologues de l'école de Chicago et ceux de leurs successeurs se réclamant de l'écologie humaine montrent combien la compétition pour occuper l'espace contribue à dilater la forme de la ville, l'intensité de ce processus étant déterminée à la fois par l'augmentation de la population et le caractère hétérogène de celle-ci. Cette dilatation s'est effectuée longtemps dans le cadre d'une ville demeurée monocentrique: les couronnes successives d'étalement s'inscrivent autour d'une centralité polyfonctionnelle bien marquée, avec des excroissances associées à l'existence de

voies radiales dont l'usage croissant accompagne la mise en œuvre de moyens de déplacement d'abord collectifs puis individuels. Cette dilatation s'accompagne à la fois d'une auréolisation (associée aux étapes de la vie), d'une sectorisation (déterminée par la position socio-économique) et d'une insularisation (liée aux origines ethniques, dans les villes nourries par une immigration continue) plus ou moins affirmées de la distribution des groupes sociaux lorsque ceux-ci sont définis à partir de métavariabes caractérisant les ménages. Les travaux empiriques ou s'appuyant sur des analyses multivariées<sup>1</sup> montrent que ces axes d'organisation des espaces résidentiels sont davantage complémentaires que concurrents.

Pour autant, le passage du modèle compact monocentré au modèle dispersé mais polycentré modifie-t-il les processus commandant la distribution des groupes sociaux ? La multitude de travaux dans différents contextes ne témoigne guère de changements notables. L'observation des contenus sociaux des espaces résidentiels témoigne de l'association d'apparents rapprochements et de tout aussi apparents éloignements. Si les groupes sociaux restent définis par les trois métavariabes précisées précédemment, les mécanismes de sélection des espaces demeurent largement identiques ; ils ne font que se reproduire tout en se déplaçant dans l'espace par la combinaison des processus de conquête (nouveaux espaces résidentiels) ou de succession (réemploi des espaces résidentiels hérités). L'auréolisation, la sectorisation et l'insularisation se poursuivent. Tout au plus constate-t-on une plus grande complexité, ou un brouillage, notamment par la diversification des formes résidentielles fondant autant de sous-marchés immobiliers traduisant sans doute la multiplication d'insularités (dans les aires métropolitaines étatsuniennes, par exemple, celles associées à la gentrification de certaines parties des villes-centres, celles des hyperghettos (ou *impacted ghettos*) dans les ghettos les plus anciens ou bien encore celle des *planned communities* dont certaines peuvent être ou devenir des *gated communities*). C'est sans aucun doute le sens qu'il faut donner à la lecture de la ville comme « hétéropolis » pour reprendre l'expression de C. Jencks<sup>2</sup>, dont la micro-géographie est de plus en plus complexe. Les processus tendent donc à produire localement des principes d'homogénéité dans un monde hétérogène, voire dans certains cas à inventer de nouvelles normes d'homogénéité (par l'âge, par exemple, dans le cas des *retirement communities*). C'est par l'affirmation, implicite ou explicite, de ces principes d'homogénéité qu'il faut sans doute d'abord lire la question de la proximité. Il ne s'agit pas nécessairement d'être proches géométriquement (ceci n'est en particulier pas vraiment le cas dans les développements résidentiels en mai-

sons unifamiliales lâches aux densités résidentielles faibles); il s'agit de l'être par des caractéristiques objectivables (dans des combinaisons plus ou moins vastes associant l'apparence, le niveau de revenu, le capital culturel, le comportement, etc.). Tout en gardant un intervalle respectable entre soi et les autres, entre la sphère privée et la sphère publique, il s'agit avant tout de se donner une identité et de reconnaître une identité voisine à ceux qui sont aperçus ou réellement côtoyés. C'est cette identité qui est alors supposée faire lien, construire du relationnel. Elle est parée de la vertu de joindre dans un monde fait de disjonctions, dont une large partie demeure empiriquement inconnue en raison des distances qu'il faudrait parcourir, du temps qu'il faudrait prendre (ou perdre?) aussi pour l'appréhender.

## LA PROXIMITÉ VUE AU TRAVERS DE LA MOBILITÉ

Adopter cette lecture consiste cependant à exagérer la vision de la ville dispersée comme un espace dominé par l'immobilité déterminée par la résidence, par l'existence d'une sphère privée localisée dans un voisinage. Or la ville dispersée est faite aussi de mobilités. Le renforcement des supports physiques de circulation individuelle et collective - accompagnant et favorisant l'étalement et traduisant tout à la fois la massification des flux et l'individualisation des parcours - définit d'autres dimensions, affaiblit la dimension spatiale au profit de la dimension temporelle, ou plutôt articule l'espace au temps nécessaire pour le parcourir. Cette prééminence de l'espace-temps réduite aux axes majeurs des agglomérations (radiales et périphériques) oblige à reconsidérer la proximité. Il existe en effet une métastructure faite d'axes et de nœuds qui constituent des réseaux plus ou moins denses et complexes créant des relations connectives entre des lieux, métastructure qui encourage la multiplication et la diversification de ces derniers et contribue à l'accentuation de la polycentricité. Lire le fonctionnement de cette métastructure en termes de flux (représentant des sommes de déplacements sur une succession de segments) donne une image déformée de son rôle. En effet, ces flux combinent ce qui appartient au transit et aux multiples circulations internes, cela ne permet pas de distinguer, au-delà des masses, des parcours individualisés, diversifiés autant par leur amplitude origine-destination que par ce qui les motive. Cette métastructure construit de manière forte la relation que les habitants nouent avec la ville. C'est à partir d'elle qu'ils construisent aussi la notion de proximité, dans un compromis

acceptable entre temps et coût de parcours, vis-à-vis de lieux principalement fréquentés en raison des opportunités d'activité, de service, de besoins de consommation ou d'urbanité qu'ils représentent. Or cette notion de proximité ne cesse de se modifier. Les améliorations continues apportées à cette métastucture, la dispersion des pôles à l'intérieur des agglomérations font de cette proximité une notion de plus en plus relative, encourageant des substitutions de proximités ou la conjugaison de proximités appréciées comme comparables.

### IMMOBILITÉ ET MOBILITÉ : DEUX PRINCIPES DE PROXIMITÉ ARTICULÉS

La lecture de la ville dispersée entre immobilité et mobilité oblige à penser la proximité dans des termes différenciés, à bien individualiser les référentiels (l'espace géométrique et les parcours ainsi que le temps du quotidien dans le premier cas ; les réseaux, l'espace-temps et des lieux dans le second, selon des rythmes quotidiens ou non), à construire ce que nous pourrions appeler des échelles de proximités, pour reprendre l'expression employée par P. Filion et al.<sup>3</sup>. En effet, la grande majorité des habitants de la ville dispersée vit séquentiellement entre immobilité et mobilité dans le puzzle de la ville, associe les proximités du périmètre ou des itinéraires de l'espace résidentiel et celles établies de manière routinière ou exceptionnelle vis-à-vis de pôles du polycentrisme. La vie se déroule donc entre les proximités du localisme et celles de l'hétérolocalisme (ou multilocalisme) dans un ensemble de transactions réelles avec l'espace, de parcours individualisés partagés entre différents modes de déplacement. Cette combinaison est différenciée. Elle varie selon l'âge, le statut professionnel, sans doute aussi le genre. Elle est souvent hétérogène à l'intérieur de chaque ménage. C'est de ce rapport entre les deux principes de proximité, leur manière de s'inscrire dans le temps qui fondent ce que nous pouvons appeler « échelle des proximités » dont les deux extrêmes se nommeraient localisme et hétérolocalisme (ou multilocalisme), avec toute une série de situations intermédiaires combinant les traits plus ou moins affirmés de l'un et de l'autre, dans un continuum plus ou moins étendu de proximités construites.

Quelle peut-être l'utilité opératoire de cette échelle des proximités ? D'abord elle permet de faire un sort au discours concernant la « perte de proximité », comme si la proximité ne pouvait être pensée que dans un seul registre et dans une dimension standardisée. Ne faut-il pas plutôt parler de la construction de nouvelles proximités, dans des métriques et

des espaces-temps qui se modifient, des registres aussi variés que ceux qui sous-tendent la vie des citadins, au fur et à mesure que se poursuit la production de la ville dispersée. Sur-tout, ces échelles insistent sur la nécessité de penser la proximité selon deux principes non réellement hiérarchisés, dans une combinatoire qui souligne sans doute de nouvelles manières de construire, grâce à la médiation de l'espace et de l'espace-temps, de la relation aux autres, sans que nous puissions présumer que l'une soit meilleure que l'autre. Qu'est-ce qui ferait société si le localisme ou, à l'inverse, l'hétérolocalisme (ou multilocalisme) s'imposaient ? N'est-ce pas justement dans l'éventail de cette combinatoire que peuvent se faire jour les opportunités les plus variées de faire société ?

### Références

- 1- SHEVKY E., BELL W., 1955, *Social area analysis*, Stanford (Cal.), Stanford University Press.
  - MURDIE R. A., 1969, *Factorial ecology of metropolitan Toronto, 1951-1961*, Chicago, University of Chicago, Department of Geography, Research Paper, n° 116.
  - DAVIES W. K. D., 1984, *Factorial ecology*, Aldershot, Gower.
  - DAVIES W. K. D., MURDIE R. A., 1993, Measuring the social ecology of cities in BOURNE L., LEY D.F. (ed), *The changing social geography of canadian cities*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press.
- 2- JENCKS C., 1993, *Heteropolis: Los Angeles, the riots and the strange beauty of hetero-architecture*, New York, St Martin's Press.
- 3- FILION P., BUNTING T., WARRINER K., 1999, The entrenchment of urban dispersion : residential preferences and location patterns in the dispersed city, *Urban Studies*, n° 8, pp.1317-1347.